

## PARIS DANS L'IMAGINAIRE DES POÈTES HONGROIS

PASCAL ROLLIN

9, rue de la Convention  
75015 Paris

At the beginning of the last century, Hungarian artists, including painters, photographers and writers, went on a pilgrimage to Paris, and were seduced by the very special atmosphere of the City of Light, definitely a place to see, and to be seen. This paper scrutinizes various texts, correspondences as well as autobiographies of some of the leading Hungarian writers (Endre Ady, Dezső Kosztolányi, András Hevesi, Miklós Radnóti and Attila József) to reveal how and how much they loved Paris.

Lorsqu'il y a quatre ans je rédigeais, sous la direction du Professeur János Szávaï, les chapitres de ma thèse relatif aux adaptations scéniques de Barbe-bleu, je m'étais bien sûr intéressé à la biographie de Béla Bartók, et j'avais été intrigué et flatté de constater l'extrême intérêt de celui-ci et de son ami Zoltán Kodály pour Paris, lequel intérêt s'avérait partagé par nombre d'écrivains, peintres ou photographes hongrois à la même époque, jusqu'à la Seconde guerre mondiale. Instinct grégaire, snobisme ou fascination, cette sorte de pèlerinage, inscrit dans une période relativement courte, méritait qu'on l'examine de plus près, que l'on soit Hongrois ou Français.

Katalin Sárkány, Veronika Hornyik et Borbála Kálmán, toutes trois étudiantes en français à l'Université Catholique Pázmány Péter, ont répondu, l'an dernier, avec le soutien bienveillant de Madame Éva Martonyi, à mon invitation à chercher ensemble dans les textes intimes (autobiographies, souvenirs ou correspondances) des meilleurs écrivains hongrois (Endre Ady, Dezső Kosztolányi, András Hevesi, Miklós Radnóti et Attila József) les signes visibles ou moins visibles de cette admiration pour la Ville Lumière, épithète qui prenait tout son sens au début du siècle dernier : elles se sont prêtées de fort bonne grâce au double exercice de recherche puis de traduction, disposant, il est vrai, de la faculté de lire le hongrois dans le texte, à la différence de moi-même.

Le résultat de notre travail à plusieurs mains vous est présenté ici d'une manière forcément provisoire : il nous reste en effet à interroger les écrivains hongrois d'aujourd'hui sur la place qu'occupe (ou non ?) Paris dans leur imaginaire, en ce début de millénaire.

Vous êtes très jeune, le siècle commence, vous habitez Érmindszent, Öcsöd ou même Budapest, et très jeune toujours, vous vous retrouvez à Paris. Ce n'est pas forcément le goût du voyage ni celui de la fuite qui vous mène ici ; et vous n'avez pas choisi Londres ou Berlin pour votre escapade, ou votre séjour, mais Paris. Vous êtes Hongrois, mais vous écrirez, décrierez Paris, en nous montrant au fil de vos poèmes, tel petit escalier de la rue Cujas, ou l'effusion de votre admiration lyrique pour la Ville... car la fin et les moyens diffèrent, mais vous Ady, Radnóti, Hevesi, Kosztolányi ou József, restez vous-même, au cœur de Paris.

La suite est presque humiliante : Paris vous a rendu votre affection avec désinvolture, hormis les plaques apposées sur les hôtels où vous séjourniez, ou quelques hommages disparates. La poésie qui naquit de votre amour de Paris vit à présent en Hongrie, vos poèmes sur Saint-Michel ou sur la gare de l'Est ont repris l'Harmonika-Zug ou l'Orient-Express.

«Le mythe de Paris,» écrit Lajos Nyéki, «est un des traits les plus récurrents dans les pays d'Europe (dite) 'médiane'. Pour les artistes de cette région, Paris était et reste un pôle d'intérêt incontournable, un passage obligé.»<sup>1</sup>

Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, le phénomène, précisons-le, touchera autant les écrivains qu'une foule de peintres et de photographes. Selon Péter Nagy, «dans les années vingt et trente, [...] les écrivains hongrois arrivent presque en pèlerinage obligatoire à Paris, sinon en émigration plus ou moins volontaire ; ils déambulent sur le boulevard Saint-Michel et les bords de Seine en écoutant l'échos des pas d'Endre Ady.»<sup>2</sup>

Il s'agit ici pour moi, Français, comme pour des jeunes étudiantes hongroises rencontrés à l'Université Pázmány Péter de Piliscsaba, Borbála Kálmán, Veronika Hornyik et Katalin Sárkány, de comprendre les motifs de cette attirance irrésistible et, si possible, avec modestie, de

<sup>1</sup> Lajos Nyéki : Les artistes hongrois ou d'origine hongroise et la France, in *Les Hongrois au XX<sup>e</sup> siècle : regards sur une civilisation* ; ouvrage collectif, sous la direction de Tamás Szende ; Paris, L'Harmattan, 2000 ; p. 221.

<sup>2</sup> Péter Nagy : Les Relations littéraires franco-hongroises, in *Vous et nous ; essais de la littérature hongroise dans un contexte européen* ; Budapest, Corvina, 1980 ; ép. 61.

rendre hommage à ces cinq voyageurs empressés dans leur admiration pour Paris, mais restés (un peu trop) discrets.

*Endre Ady (1877–1919)*

Février 1904, Paris, Gare de l'Est. Un jeune homme maigre au visage anguleux, portant un chapeau et un pardessus trop grand pour lui descend du train qui vient d'arriver de Munich. Les coups de sifflet, le brouhaha et les murmures des voyageurs en partance, et d'énormes panaches de fumée accueillent cet étranger bizarre : tel un visiteur de province, Endre Ady arrive à Paris. Il est encore inconnu dans son pays, mais son talent, son génie à venir, sont déjà séduits par le charme de la capitale française.

Ou est-ce par le charme de Léda, qui vit à Paris ? Diósyné Adél Brüll, ou Léda, a passé sa jeunesse à Nagyvárad, en Transylvanie,<sup>3</sup> mais lorsqu'un commerçant hongrois l'eut épousée, le couple s'installe à Sofia, alors en Empire ottoman ; du fait de spéculations boursières maladroites, l'argent s'envole, et la seule solution pour les époux démoralisés est de s'exiler à nouveau, cette fois vers Paris où le couple commence en 1901 une nouvelle vie... d'éditeurs. S'ensuit une période de relative aisance financière, ce qui permet à Léda d'aller en 1903 rendre visite à sa mère en Transylvanie, séjour durant lequel elle fait la connaissance du futur poète de génie.

La situation familiale de celui-ci est toute différente : il est né en 1877 à Érmindszent dans un milieu protestant, son père est un gentilhomme déclassé dont l'aspiration est de regagner une noblesse perdue. Ainsi envoie-t-il ses deux fils à l'Université : Endre Ady s'inscrira à la Faculté de droit de Debrecen... mais préférera les filles et les amis aux textes de lois, abandonnant bien vite ses études, mais publiant dès 1899 ses premiers *Poèmes*.<sup>4</sup> C'est plutôt en tant que journaliste que Ady va se faire un nom, en particulier à Nagyvárad, cette année 1903.

La rencontre entre Léda et le jeune homme détermine toute la vie de celui-ci. C'est en premier lieu le commencement d'une passion dévorante, car Léda ne personnifie pas seulement la Femme, elle est l'in-

<sup>3</sup> Aujourd'hui Oradea, en Roumanie : le *Paris des rives de Körös*, selon István Király, qui considère, lui, que c'est l'admiration de Endre Ady pour Paris «qui explique son amour pour Léda» (propos retranscrits par Béla Abody dans un hommage au poète publié par le Bureau hongrois de presse et de documentation, *Ady 1877–1977*).

<sup>4</sup> József Vészi, qui publia le recueil, sera également de 1905 à 1907 rédacteur en chef, avec Endre Kabos, de *Budapesti Napló*, auquel collaboreront, entre autres Ady, Géza Csáth, Dezső Kosztolányi et Ernő Szép.

carnation de tout ce qui nourrit les rêves et les aspirations du jeune Hongrois : la vraie vie, l'amour, la grande ville, le dynamisme puissant de l'Occident s'opposant à l'Orient qui s'attarde et s'endort.<sup>5</sup> En fait, lorsqu'on mentionne Léda dans la biographie d'Ady, il faudrait de suite ajouter Paris, sans décider aussitôt laquelle, de la ville ou de la femme, de l'ambition ou de l'affection, aura la primauté.

«Je prépare mon voyage à Paris. Avec peu de lauriers, sans argent. Mais avec des yeux libres, avec la foi, joyeusement. Pour être fécondé. C'est ce que je veux.» Dans sa lettre à l'écrivain Géza Szilágyi,<sup>6</sup> pourtant, Ady semble faire abstraction de son amour pour Léda, et paraît étrangement mûr pour un garçon de son âge;<sup>7</sup> dans *Encore une fois* (1903), il sait aussi se montrer lyrique :

Un dieu étranger m'attire irrésistiblement,  
Arraché de l'Orient, je volerai vers le soleil couchant

La ville en elle-même prendra donc le pas sur l'attrait de Léda, on le devine même si les biographes zélés nous apprennent les adresses respectives des deux protagonistes toutes deux situées dans le XVII<sup>e</sup>me arrondissement :<sup>8</sup> «un semblant de vie commune», pour György Rónay,<sup>9</sup> bien que Léda demeurât rue de Lévis et Ady rue de Constantinople, à l'Hôtel de l'Europe,<sup>10</sup> durant cette première année parisienne. Un an pendant lequel Ady, si l'on veut se livrer à la statistique, rédige

<sup>5</sup> «[L]e provincialisme comme frein au progrès», ainsi que le définit encore István Király (ibid.) ; pourtant, comme le remarquera Zoltán Szász, «Les tendances littéraires et artistiques nouvelles, vers 1900, [...] s'affirment en force dans la périphérie de la Transylvanie historique [...] C'est surtout Nagyvárad qui condense, dans sa vie intellectuelle, face à la littérature conventionnelle et officielle, les ambitions radicales bourgeoises (et socialistes) dont Endre Ady s'érige en symbole, déjà aux yeux de ses contemporains»; on appréciera les parenthèses socialistes, soit dit en passant. Zoltán Szász : L'Époque des sociétés nationales bourgeoises, in *Histoire de la Transylvanie*, ouvrage collectif ; Budapest, Akadémiai Kiadó, 1992, p. 563.

<sup>6</sup> Cité par André Karácsony : *Le symbolisme en Hongrie ; influence des poétiques françaises sur la poésie hongroise dans le premier quart du XX<sup>e</sup>me siècle* ; Paris, P.U.F., 1969, p. 80.

<sup>7</sup> On peut du reste s'interroger brièvement sur le choix de l'adjectif *fécondé* : ne s'agit-il pas d'une légère erreur de l'éditeur et ne faut-il pas préférer lire *fécond* ?

<sup>8</sup> Paul Lebar (in *André Ady, poète hongrois*).

<sup>9</sup> György Rónay : *Endre Ady*, collection *Poètes d'aujourd'hui*, Paris, Seghers, 1967, p. 32.

<sup>10</sup> «Un choix apparemment dû au hasard (mais qui) acquiert une signification mystérieuse et fatale derrière la gerbe de feu des paroles d'Ady», selon Mihály Babits, dans le texte d'une conférence prononcée à l'Académie de Musique de Budapest, le premier avril 1932, lors d'une soirée au profit de la pose à Paris d'une plaque commémorative en l'honneur d'Ady, repris dans la revue *Orion* numéro 10 (entièrement consacré au

cinq poèmes et en traduit trois autres,<sup>11</sup> outre ses activités de correspondant de presse : comment expliquer cette sorte de paresse, ou, au mieux, de passivité ? Il aspire, inspire l'air de Paris, admire les affiches d'Aristide Bruant ou Toulouse-Lautrec, et leurs modèles, tailles fines serrées par les corsets, chapeaux ornés de plumes d'oiseau, observe le ballet des cannes, faux-cols et chapeaux-melon, feuillette les quotidiens français dans des petits cafés. Sans fréquenter les salons parisiens, sans rencontrer non plus d'intellectuels français... «Ce qui fait que Paris est Paris, ce ne sont pas des curiosités baedekeriennes ; ce sont mille broutilles, la multitude infinie de l'infime», écrira-t-il ensuite.<sup>12</sup> Car «à Paris il pouvait s'émerveiller, il se sentait plus beau, plus noble, plus héroïque [...] il embrassait la vie comme on embrasse une orchidée sur des cheveux de femme» comme le note Paul Hazard,<sup>13</sup> toutes sensations intimes, égoïstes, qui révèlent une personnalité riche, éloignée de l'image que l'on pourrait se créer d'un intellectuel exilé.

Du reste, exil n'est pas vraiment le terme convenable : le poète séjournera sept fois à Paris en un peu moins de neuf ans, sans qu'il y ait réellement déperdition de son intérêt pour la capitale, mais plutôt épuisement de ses griefs à l'encontre de son propre pays : «Sa patrie, rappelle Paul Hazard,<sup>14</sup> Ady semble la détester, contre elle, il accumule les injures, contre elle, il blasphème, c'est une obsession. La Hongrie n'a ni force ni courage ; elle est veule, apathique, elle est le cimetière des âmes, elle ressemble à un arbre mort.»

Passé le temps des anathèmes, Ady ne deviendra pas Français pour autant, ni de cœur, ni d'esprit, ni de nationalité : plutôt un Européen «tout en restant profondément magyar d'esprit», même si dans son roman en vers *Margitta veut vivre*, il écrivait «Paris était notre Patrie à

---

*Nyugat* et à Endre Ady) ; Budapest, Corvina, 1977, p. 123 : notons que cette plaque existe, mais sur la façade de l'Hôtel des Balcons, rue Casimir Delavigne.

<sup>11</sup> De Baudelaire : *Causerie*, *La cloche fêlée*, *La Destruction* ; Karácsony estimera qu'Ady connaissait Baudelaire par le biais de l'Anthologie de poésie française de la Société Kisfaludy (1901) ou grâce à la revue *Hét* (plusieurs traductions du poète français publiées entre 1901 et 1903).

<sup>12</sup> Ce qui fait que Paris est Paris – Deux petits riens – Le taximètre et l'autobus, in *Notes de voyage*, trad. de Jean-Luc Moreau, texte repris par la revue Orion, op. cit. p. 127.

<sup>13</sup> Paul Hazard : André Ady poète hongrois et européen in *Revue d'Histoire comparée*, tome V ; Paris, P.U.F., 1947 ; p. 4.

<sup>14</sup> Op. cit.

défaut de Patrie», selon Paul Loffler<sup>15</sup> qui rappelle cependant que «c'est à Paris que se forme et s'épanouit sa poésie.»

De fait, la filiation que l'on peut être tenté d'établir un peu rapidement entre Ady et la poésie française est pratiquement inexistante pour György Rónay :

Qu'a donc signifié Paris pour lui ? Comme influences littéraires, probablement assez peu [...] Ady ne cherche pas à Paris une esthétique nouvelle, ni des moyens nouveaux d'expression poétique : il les a déjà trouvés. Il ne pense y trouver qu'un encouragement et une justification, des prédécesseurs aussi [...] et surtout des alliés et des «preuves» contre une société – et sa littérature – conformistes, hypocrites, bien pensantes, rétrogrades et réactionnaires. Il y cherche aussi, parfois, plus rarement, de l'inspiration, comme dans l'un de ses poèmes les plus chantants : *L'Automne se glissa dans Paris*,<sup>16</sup>

dont voici le premier quatrain :

Par le chemin de Saint Michel Archange  
Hier à Paris l'automne s'est glissé,  
Dans l'air torride, et sous les douces branches  
Où je l'ai rencontré<sup>17</sup>

Du reste, pour György Bölöni, «Ady parlait très médiocrement le français»,<sup>18</sup> Karácsony supposant même, avec une touche de condescendance, semble-t-il, que «ses lectures dépasseront peu l'anthologie Poètes d'aujourd'hui de von Bever et Paul Léautaud». Mais cela serait compter sans Léda, qui «lui glisse entre les mains Verlaine et Baudelaire.»

On le voit, l'attachement du poète pour la capitale est physique, sentimental est spirituel à la fois, sans verser dans l'admiration désincarnée de quelques modèles prestigieux, qu'ils soient de pensée ou d'écriture : «La culture, vraiment culture, la voilà. Elle ne tient pas à des bâtiments, musées, rues ou usines merveilleux [...] Subtilité de l'intellect, faculté de résonance, agitation, conception éminemment noble, sereine et indiscreète de la vie en société. C'est cela.»<sup>19</sup>

«Capitale de la beauté, [...] Athène nouvelle, [...] lieu de rencontre des intellectuels non-conformistes enfiévrés de tous pays»,<sup>20</sup> Paris tant

<sup>15</sup> Paul Loffler : Trois époques, trois poètes hongrois in *Plein chant, cahiers poétiques, littéraires et champêtres* ; Châteauneuf sur Charente, 1975 ; p. 25.

<sup>16</sup> Op. cit.

<sup>17</sup> Version de synthèse de plusieurs traductions.

<sup>18</sup> György Bölöni : *Le vrai Ady*, Paris, Atelier, 1934, cité par A. Karácsony.

<sup>19</sup> *Ce qui fait que Paris est Paris*, op. cit.

<sup>20</sup> Selon l'élogieuse description d'István Király, interrogé ar Béla Abody, op. cit.

désiré, tant aimé, est cependant peu à peu délaissé par Ady, même si ses voyages continuent à l'y mener : «[...] à mon imagination, rien ne semble aussi triste que d'être déçu par Paris, par mon Paris bien-aimé. J'ai l'impression pourtant que c'est une loi et un ordre.»<sup>21</sup>

Paris n'a guère changé : pour ses biographes, c'est dans l'intimité de Ady, et sa manière de brûler la chandelle par les deux bouts qu'il faut plutôt chercher les raisons de cette relative désaffection : celui qui chantait *Paris, mon maquis*,

Même mort, je serai  
Caché par Paris, mon maquis fidèle

évoque encore superbement dans *Une dernière fois en route pour Paris* la «calmante inquiétude qui rend plus heureux que l'amour [...]»

Je marche dans ton bois, le soir,  
Le sortilège m'accompagne,  
Et je cours retrouver tes bras»<sup>22</sup>

Comme s'il lui fallait prendre congé avec distinction, de Paris, ou de la vie même...

*Dezső Kosztolányi (1885–1936)*

Mappemonde, que de fois je te regarde en pleine nuit,  
Quand la blancheur de la neige grésille au dehors.  
Alors je m'élanç dans un tout petit train  
et je me fais bercer par un tout petit bateau [...]  
Pelote de rails et de distances  
Le lointain se déroule sur mes genoux.

Si Dezső Kosztolányi n'est pas ce que l'on pourrait appeler un écrivain voyageur, il vint cinq fois en France, ce qui est un score honorable si la fréquence des déplacements rend compte de l'attachement au pays ou au peuple ! Ses trois premiers voyages eurent lieu avant la Première guerre mondiale, puis il reviendra en 1925 suivre les cours d'été de la fac de Grenoble, avant de repasser par Paris en se rendant à Londres.

<sup>21</sup> Utak és csalódások, in *Ady Endre válogatott cikkei és tanulmányai* (articles et essais choisis), cité par A. Karácsony.

<sup>22</sup> *Paris, mon maquis*, adaptation de Jean Rousselot ; *Une dernière fois encore en route pour Paris* ; traduction de Roger Richard ; repris dans le volume *Endre Ady* des Poètes d'aujourd'hui, op. cit.

Malgré cela, les témoignages de son séjour sont peu nombreux, et pour en savoir davantage, il faut, en ce qui le concerne plus que pour nos autres écrivains, avoir recours à sa correspondance et à ses propres notes.

Mais avant tout saluons la belle énergie et l'optimisme de Kosztolányi qui, en 1904, soit à 19 ans, «croit ferme à son avenir et à celui de Babits, ils seront les plus grands poètes du siècle. D'où d'ailleurs sa grande fureur au moment des premiers succès d'Endre Ady» – poète insupportable et mauvais Hongrois, *dit-il – alors que Babits et lui-même seront de très grands poètes et de très bons Hongrois.*<sup>23</sup> Né à Szabadka (aujourd'hui Subotica, Voïvodine) en 1885 dans une famille bourgeoise, cloué au lit à l'âge de 8 ans pour plusieurs années, le jeune homme est devenu avant l'heure un expert en littérature, même si son esprit critique gagnera à s'affiner.<sup>24</sup> En 1908, il rejoindra le Nyugat, du moins le «Nyugat bourgeois», que pour Attila Tamás, il symbolisera aux côtés de Babits, Ady et Moricz représentant quant à eux le «Nyugat révolutionnaire-plébéien»,<sup>25</sup> juste avant de publier les *Plaintes du pauvre petit enfant* (1909).

Selon André Karácsony,<sup>26</sup> le voyage à Paris n'a pas pour Kosztolányi «la même importance que pour Ady» mais lui permet de suivre l'évolution de la littérature française, parallèlement à ses activités de traducteur (Francis Jammes, les Parnassiens, ou les Belges francophones, Emile Verhaeren, en particulier), et témoigne en tout cas de sa «curiosité pour une culture cosmopolite», à l'exemple d'un Valéry Larbaud, son exact contemporain, et avec plus de légèreté, qu'un Rilke, à l'esthétique duquel une partie de la critique le rattachera pourtant.

Sous cette sorte de double patronage que seul le recul du temps permet d'établir, Dezső Kosztolányi choisit ainsi, pour *Elsüllyedt Európa*,<sup>27</sup> recueil de notes de voyage, de décrire la morgue de Paris :

<sup>23</sup> Etude de la Correspondance Babits–Juhász–Kosztolányi, par János Szávai : Le Rire de Kosztolányi, in *Regards sur Kosztolányi, Actes du Colloque du Centre interuniversitaire d'Études hongroises*, Paris, décembre 1985 ; Paris, ADEFO/ Budapest, Akadémiai Kiadó, 1988 ; p. 147.

<sup>24</sup> Ady cependant se souviendra (ou aura du moins l'intuition ?) de cette animosité, puisqu'il critiquera plutôt fraîchement dans le *Budapesti Napló* du 1er juin 1907, le premier recueil de Kosztolányi, *Entre quatre murs* : «On a parfois du mal à distinguer ce qui est livresque, ce qui est idée du moment et ce qui est jaillissement de l'inspiration profonde.» Cité par André Karatson, op. cit. p. 145.

<sup>25</sup> Attila Tamás : *Histoire de la littérature hongroise des origines à nos jours* ; Budapest, Corvina Kaidó, 1977 ; article Kosztolányi.

<sup>26</sup> Ibid.

<sup>27</sup> Dezső Kosztolányi, *Elsüllyedt Európa*, éd. récente, Budapest, 1996.

D'un côté Paris est bruyante, pleine d'électricité, les automobiles circulent nuit et jour, d'un autre côté, la ville ne veut rien savoir de tout cela, elle garde ses secrets, vit sa vie ancienne, avec ses bouquinistes et ses marchands de légumes qui chantent des chansons d'avant la Révolution... La morgue aussi fait partie de cette ville, elle est elle-même condamnée à mort et sera bientôt détruite. Ici venaient en pèlerinage les parvenus de la mort, les mondains désillusionnés, les poètes décadents : Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Verlaine. Il est étonnant de constater combien c'est vieux, sale et pauvre à l'intérieur[...]<sup>28</sup>

Du même ordre, dans *Paris, la ville naïve* (1913), l'auteur est assis dans un cabaret qui a gardé son caractère ancien, et ne cherche pas à plaire aux touristes ; ces derniers s'y sentiraient mal à l'aise, à écouter chanter un vieil homme sentimental : par contre, des étudiants l'écoute avec recueillement, avec tact, bonté et une sorte de naïveté immense et superbe... Ce qui surprend le plus le Budapestois, c'est que Paris, cette ville morphinomane et étherée, industrielle et excitante, capable de gaspiller royalement l'électricité, de s'étourdir de parfums ou de goûter les audaces de la nouvelle littérature soit tout autant dépourvue de cynisme, figée dans une naïveté presque archaïque, plus naïve que la plus petite ville hongroise. Paris semble un doux géant, au regard d'autres villes européennes : celles-là sont allemandes, anglaises, roumaines, tchèques ou hongroises, celle-ci n'a qu'un nom : Paris.

Si ces deux témoignages témoignent de la jeunesse de leur auteur et de l'originalité de sa perception, Kosztolányi profitant de l'un de ses voyages pour aller visiter la tombe de Baudelaire, porte sur le monument un jugement qui se veut lui aussi personnel, mais qui, essayant de comparer le classicisme du tombeau et celui du talent du poète, devient vite oiseux, ou pompeux. « On lui reprochait de professer l'esthétisme, de se complaire dans la virtuosité, [...] on soupçonnait le prestidigitateur, capable de tromper au moment même où il paraît le plus sincère », notera plus tard Karácsony : de fait, le poète s'avère plus convaincant dans ses *Petites pensées parisiennes*<sup>29</sup> ou dans le lyrisme assumé de *Paris* :

J'ai été à jeun pendant neuf ans pour toi[...]  
 Les perles orientales et le rêve coloré de mon cœur ne sont  
 qu'ordure dorée  
 Toi cent fois louée, cent fois maudite, belle et affreuse,  
 Je les verse devant toi

<sup>28</sup> Remarquons au passage les références (involontaires ?) à Endre Ady, que ce soit les bouquinistes ou les poètes cités.

<sup>29</sup> Paris, par exemple, lui apprend à ne pas se sentir important : on lui guérit le poumon ou le foie, mais sans porter attention à sa santé !

«Ce que Rome était pour les Anciens, Paris l'a été pour les jeunes Hongrois des Temps modernes», précisera-t-il, «ceux qui en avaient la possibilité allaient y prendre des leçons de courage, y chercher l'authenticité des valeurs nouvelles. Ceux qui restaient bloqués à la maison en rêvaient à l'ombre d'un café!»<sup>30</sup>

Plus tard, le succès venu, Dezső Kosztolányi ne voyagera plus en France mais entretiendra une correspondance avec, entre autres, Georges Duhamel, Jules Romains ou François Mauriac, essentiellement à l'occasion de la traduction en français de ses oeuvres, ou de leur publication : ainsi sollicite-t-il une préface de Jules Romanis, «afin de ne pas se sentir trop seul dans le salon brillant de la littérature la plus illustre»; au Comte de Vienne qui lui décernera la Légion d'Honneur en 1932, il dit sa fierté d'être considéré dans son pays «comme le fidèle gardien de la civilisation occidentale»; à Aurélien Sauvageot, il rappelle qu'il a toujours estimé la France comme sa «patrie spirituelle». <sup>31</sup> On le voit, l'étudiant ambitieux s'est quelque peu embourgeoisé, y compris dans ses relations avec notre pays. Mais il est aussi connu, et célèbre, comme il l'est à nouveau aujourd'hui, juste retour des choses, depuis une quinzaine d'années, car particulièrement habile, selon János Szávai, à dépeindre «la tragédie de l'existence dans un genre de discours compris de tous»: <sup>32</sup> réussite prestigieuse pour l'étudiant cosmopolite, et francophile qu'il était.

*András Hevesi (1902–1940)*

Il n'est célèbre ici, ou même chez lui, que par un seul roman, *Pluie de Paris*, et pourtant, c'est le meilleur Français d'entre tous ceux que nous évoquons, plus encore peut-être que ne le seront ensuite Gyula Illyés ou Lajos Kassák!

András Hevesi est en effet «mort pour la France», à une époque où ces mots imposaient infailliblement respect et reconnaissance, pour

<sup>30</sup> In *Anciens et nouveaux*, repris par François Gachot : Le Nyugat et la France, in *Orion* numéro 10, op. cit. p. 187 ; de la même manière, Ernő Szép évoquait délicatement «les habitants de Budapest, les pauvres, (qui) errent dans cette ville cosmopolite, elle est leur seul univers. Ce sont sur les enseignes de ses cafés qu'ils ont inscrit les noms des étapes et des ports magnifiques de leurs voyages imaginaires.» In *Irka-firka*, Budapest, Franklin Társulat, 1913 ; repris dans *Les Cafés littéraires de Budapest*, Nantes, Le Passeur, 1998 (trad. De Dominique Radányi).

<sup>31</sup> Ces trois citations tirées de *Levelek és Naplók*.

<sup>32</sup> János Szávai : Littérature hongroise, littérature universelle, in *La Hongrie au XXème siècle* ; op. cit., p. 210.

«défendre le pays de Descartes et de Racine»,<sup>33</sup> durant la bataille de la Somme.

Inscrit en Sorbonne des 1924 pour y préparer un mémoire sur la place de la Hongrie dans le théâtre français du Moyen-Age, il devient correspondant de plusieurs revues hongroises auxquelles il relate la vie artistique parisienne.

Simone de Beauvoir se souvient qu'il «parlait avec complaisance de son père adoptif qui dirigeait le plus grand théâtre de Budapest»: de fait Sándor Hevesi, second mari de sa mère était en charge du Théâtre national, et fit bénéficier András d'une excellente éducation bourgeoise. Toujours selon Simone de Beauvoir, «la Hongrie exceptée, il considérait comme des Barbares tous les pays d'Europe centrale et particulièrement les Balkans». Qu'en déduire? Peut-être une légère propension au snobisme ressentie par ses interlocuteurs,<sup>34</sup> mais sans doute de la même sorte que celui des nombreux étrangers fiers de maîtriser le français, encore aujourd'hui. Peut-être également le souci de s'imposer, et de ne pas s'en laisser imposer? François Fejtő, dans un registre différent, évoquant ainsi András Hevesi «membre de l'establishment littéraire» à son retour à Budapest, rappelle qu'il «revint de Paris admirateur de Léon Daudet et de Charles Maurras. C'est par esthétisme et par le dégoût que lui inspirait la vulgarité des extrémistes tant de droite que de gauche qu'il se rapprocha ensuite de la gauche non communiste et combattit le glissement vers le provincialisme populiste et l'influence grandissante de l'Allemagne nazie.»<sup>35</sup>

Juste avant le début de la Seconde guerre mondiale, Hevesi est de retour à Paris, de nouveau comme correspondant de presse: mais c'est une capitale troublée, inquiète, à la veille de déclarer la guerre...

«Je le rencontrai au Dôme. Il allait s'engager le lendemain dans un régiment composé de volontaires étrangers. Il me confia un objet auquel il tenait beaucoup: une grosse pendulette en verre, de forme sphérique. [...] La guerre l'engloutit; il ne vint jamais rechercher sa pendule.»<sup>36</sup>

Non, certes, plus besoin de pendule pour le soldat Hevesi, qui, dans son baraquement, n'entendait pas le clairon des rassemblements,

<sup>33</sup> Cité par François Rejtő dans sa préface à l'Édition française de *Pluie de Paris*; Paris, Syrtes, 1999, p. 12.

<sup>34</sup> Du reste Simone de Beauvoir était-elle vraiment qualifiée pour en juger?

<sup>35</sup> Ibid.

<sup>36</sup> Simone de Beauvoir, citée par François Fejtő, *ibid.*

plongé qu'il était dans le Journal d'André Gide. Et qui ne fit aucune difficulté pour se faire massacrer pour nous.

*Miklós Radnóti (1905–1944)*

C'est une photographie datée de 1939, mais intemporelle, elle pourrait presque aussi bien être sans mention de date : on est à Paris, et quelque chose dans l'exiguïté de la pièce tend à le prouver : c'est une chambre et en même temps un atelier d'artiste au sens strict du mot, puisqu'on aperçoit de petits outils de graveur suspendus au dessus d'un bureau encombré. Trois couples jeunes, élégants, posent ... sans poser, seuls Miklós Radnóti et la jeune femme près de la fenêtre regardent l'objectif. On entre ainsi dans l'intimité d'un groupe d'amis, et par delà, dans celle du poète lui-même : l'album,<sup>37</sup> entier est très riche de ces moments heureux, intacts des années après, à tel point qu'on peut à peine les qualifier de souvenirs.

Mais ce qui frappe surtout, c'est le caractère intime de ce qui nous est montré :<sup>38</sup> à bien y réfléchir, est-ce si étonnant puisque s'il est un poète qui autorise le lecteur à entrer dans son intimité par le biais de ses textes, c'est bien Radnóti, que ce soit dans *Souvenir du Chant de pasteurs à la mode nouvelle* ou dans *Octobre, l'après-midi de Nouvelle lune*,<sup>39</sup> et ce ne sont que des exemples qu'il faudrait multiplier.

L'autre évidence de ces photographies, c'est le bonheur, extrêmement photogénique, limpide, de l'auteur, et même si Jean-Luc Moreau relève dans les poèmes cette fois, une propension certaine à la «nostalgie de l'innocence», laissons sa part de joie et d'espoir au beau visage de Miklós Radnóti, en nous gardant du reste de chercher une correspondance terme à terme entre textes et images.

Revenons à Paris, où Radnóti se sent un peu chez lui : son premier voyage date de 1931, pour la grande Exposition coloniale, il y reviendra pour l'Exposition universelle de 1937<sup>40</sup> avec sa femme Fanny, présente dans tant de ses poèmes, et donc, en août 1939.

<sup>37</sup> Miklós Radnóti *Fényképek*, Budapest, Osiris Kiadó, 1999.

<sup>38</sup> Y compris dans une série de portraits graves et simples, datés de 1941.

<sup>39</sup> Tous les titres sont de Jean-Luc Moreau, traducteur et responsable de l'édition du recueil *Marche forcée*, Paris, Phébus, 2000.

<sup>40</sup> Ils séjourneront à l'hôtel de Flandre, suivant le souvenir précis de Mme Radnóti.

Chacun de ses séjours lui permet de semer de petits calloux blancs parisiens dans sa poésie, comme dans *Paris* (1943)<sup>41</sup> où se mêlent l'anecdote et le pathétique :

Au coin du Boul'Mich et de la  
rue Cujas le trottoir un peu s'incline.  
Je ne t'ai pas laissé, ô ma  
belle et folle jeunesse, et dans ce puits de mine,  
mon coeur, ta voix résonne et devant les yeux j'ai  
la rue Monsieur-le-Prince avec son boulanger.

ou dans le polémique *Espagne* (1937)<sup>42</sup>

Depuis deux jours il pleut, quand j'ouvre ma fenêtre  
Paris brille de tous ses toits ; un nuage est la sur ma table,  
le jour mouillé glisse sur moi.

De fait, si Paris semble familier à l'écrivain, et vice versa, cette intimité (à nouveau) tient sans doute pour une part à l'activité de traducteur de Radnóti adaptant Marot, Ronsard et Du Bellay, mais aussi Hugo et Nerval,<sup>43</sup> Rimbaud, Apollinaire et Mallarmé, dans un joli éclectisme, «pour son plaisir», dira Jean-Luc Moreau, qui note par ailleurs que dans les textes qu'il choisit «reviennent avec une insistance significative, certains thèmes (comme celui) de la route, du voyageur et de l'errance ; (celui) de l'enfance ; (celui) de la brièveté de la vie et de l'adieu». Sans transformer Radnóti en écrivain voyageur, relevons dans l'autobiographie *Mois des Gémeaux* (1939) les références à Blaise Cendrars,

Terre Terre Eaux Océans Ciel.  
J'aime le mal du pays.

et surtout Valéry Larbaud, poète cosmopolite s'il en est. Radnóti cite en français un fragment des *Poésies d'A.O. Barnabooth*

<sup>41</sup> In *Ciel écumeux*.

<sup>42</sup> Idem ; István Sótér écrira dans *La Tragédie du poète* : «[...] nous considérons comme très important l'effet libérateur de son court séjour à Paris en 1937. La guerre civile d'Espagne marque profondément sa poésie et lui inspire les plus belles pièces de la poésie antifasciste hongroise.» in *Aspects et parallélismes de la littérature hongroise* ; Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966 ; p. 96.

<sup>43</sup> Moreau relèvera d'ailleurs dans *Paris* l'image de l'allée du jardin du Luxembourg propre à Gérard de Nerval.

Je chante l'Europe, ses chemins de fer et ses théâtres<sup>44</sup>

«Et combien romantique», commente-t-il, «le voyage né de l'inquiétude! Budapest, Belgrade, Kharkov ou Bucarest les intéressaient plus que Londres, Paris ou Berlin.»<sup>45</sup> Sournoise prémonition, puisque ces capitales sont en train d'ourdir la Seconde guerre mondiale au moment même où Radnóti écrit ces lignes, en même temps, qu'elles sont (restent) symboles de civilisation et de progrès, mais au delà de cette inquiétude, une écriture soudainement légère : «Pourtant tout ce que je voudrais voir, c'est si à Paris, maintenant encore, le dernier train pour Nogent part bien de la Bastille à 1H20.»<sup>46</sup>

Il y a quelque chose de touchant, dans cette toute petite question : à elle seule, elle révèle l'attachement de Radnóti pour Paris, et tout simplement, sa profonde humanité. Une personnalité incontournable du XXème siècle hongrois, «l'oeuvre de Radnóti [...] constituant, pour Attila Tamás, l'un des messages les plus universels et les plus hauts de la littérature contemporaine»,<sup>47</sup> se laisse voir en toute simplicité, dans un élan nostalgique pour Paris.

#### *Attila József (1905–1937)*

D'un père fabricant de savon et d'une mère blanchisseuse, sixième enfant du couple, Attila József est né à Budapest, dans le quartier de Ferencváros, le 11 avril 1905. Très vite, il est placé à Öcsöd, chez des parents adoptifs qui le surnomment Pista, car disent-ils, Attila n'existe pas !

Sans entrer ici dans le détail du travail de spécialistes d'Attila József (parmi lesquels Miklós Szabolcsi, Georges Kassai et Gábor Kardos) qui insistent sur les débuts dans la vie plutôt miséreux du poète pour justifier ensuite son engagement politique et la façon dont celui-ci se diffuse dans son oeuvre, il faut bien reconnaître que dans sa jeune existence, Attila József cumule le don de la chance, de la malchance et le courage : sa jeunesse mouvementée le voit tour à tour collégien, vivant

<sup>44</sup> Mais il n'ignore sans doute pas le troublant *Don de soi-même*, qui suit immédiatement *Ma Muse* dans le recueil.

<sup>45</sup> Larbaud toujours, cette fois dans *Ode* : «Prête moi ton grand bruit, ta grande allure si douce, ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée, ô train de luxe ! [...] Je parcours en chantonnant tes couloirs, et je suis ta course vers Vienne et Budapesth».

<sup>46</sup> Le viaduc menant la voie ferrée à la Bastille subsiste encore aujourd'hui, mais le train ne passe plus, et les arches sont occupées par des boutiques diverses.

<sup>47</sup> Op. cit. p. 457.

de petits boulots, mousse sur des péniches, lycéen brillant et très vite, écrivain.<sup>48</sup>

En témoigne *Mendiant de la beauté*, son premier recueil publié à dix-sept ans et salué ainsi par Gyula Juhász : «Attila József est poète par la grâce de Dieu [...] (il) possède un trésor qu'on peut lui envier : sa jeunesse et la conscience qu'il a de ses possibilités infinies.»

Dans l'itinéraire très personnel du poète, Paris vient juste après Vienne, où Attila József a fréquenté l'université : en 1926, soit à l'âge de vingt-et-un ans, après s'être inscrit à la Sorbonne, il passe l'été à Cagnes-sur-mer, à l'époque un «village de pêcheurs.»<sup>49</sup>

Sa méthode d'apprentissage du français reste très originale, car extrêmement livresque, puisqu'il décide de lire le dictionnaire, méthodiquement : «à côté de la signification courante des mots, il voulait connaître leurs nuances les plus rares [...] un moyen d'étude» *quelque peu bizarre et fatigant*,<sup>50</sup> selon Miklós Szabolcsi. Il saura de fait rédiger et lire dans le texte avant de pouvoir converser :

Quant à moi, après le 1er janvier, et après Apollinaire, je m'attellerai à un volume de Jean Cocteau [...] <sup>51</sup>

Il y a encore une nouvelle. Le nouveau l'Esprit nouveau qui vient paraître communiquera, le février, mes cinq-six poèmes que nous – moi-même et M. Seuphorr le rédacteur – avons traduit en français – après que je les avait traduits il a perfectionné le rithme et le langage [...] <sup>52</sup>

Attila József tire une certaine fierté de son aptitude à «absorber» le français, même si les biographes rappellent qu'il est surtout soucieux de prouver à sa soeur et à son beau-frère, qui financent son séjour à Paris, le progrès régulier de son apprentissage. De fait, s'il s'était agi d'un autre pays et d'une autre langue, sans doute l'étudiant aurait-il fait preuve d'une identique opiniâtreté. De ses études ambitieuses à la Sorbonne, dont témoigne son livret universitaire, il retiendra essentielle-

<sup>48</sup> Son premier poème, destiné à sa soeur alors qu'il a onze ans, parle de faim et de pauvreté avec gouaille et bonhomie.

<sup>49</sup> Selon les termes d'Attila József lui-même, dans son Curriculum vitae ; à l'issue de sa année universitaire, il retournera sur la Côte d'Azur, en compagnie d'amis hongrois, avant de regagner Budapest : «Son tour du monde s'arrêtera là», remarquera Miklós Szabolcsi.

<sup>50</sup> In *Attila József, sa vie et sa carrière poétique* ; Budapest, Corvina, 1978 ; p. 106.

<sup>51</sup> Lettre à Jolán József, 19/12/1926.

<sup>52</sup> Lettre à Jolán József, 13/1/1927 ; *Ombrage palôt sous la peau*, qui porte l'empreinte de sa lecture des surréalistes fut le seul texte d'Attila József retenu pour la publication.

ment François Villon : ce n'est certes pas l'auteur français le plus facile d'accès, mais cette attirance pour ce frondeur ne doit rien au hasard.

Durant son année française, Attila József construira en effet sa vision du monde, pas exclusivement de manière savante, mais surtout en tant qu'individu, avec le recul propice de l'éloignement de son pays. Son intérêt marqué pour le politique et le social, s'il est lié à sa jeunesse difficile, se traduit en France par son adhésion à l'Union anarchiste communiste, et la composition du *Chant de prolétaire*,<sup>53</sup> et se poursuivra en Hongrie par la publication de la *Nuit des faubourgs* (1932), dont la forme s'inspirera précisément des ballades de Villon.<sup>54</sup>

On le voit, c'est à posteriori qu'Attila József tirera profit de son bref séjour en France : pour l'heure, c'est un étudiant plutôt pauvre mais insouciant, presque comme les autres, y compris dans son engagement politique. Son centre de gravité se situe entre le Quartier Latin et Montparnasse, il fréquente les cafés célèbres tels le *Dôme*, ou la *Closerie des Lilas* et comme Ady avant lui, fouille les étals des bouquinistes des bords de la Seine : il vous y a déniché une *Carte postale*

Le patron ? Il est au plumard.  
 Les Berthas s'appellent Jeannette.  
 Même chez le coiffeur s'achètent  
 Des bougies et des épinards.  
 Sur le Boul'Mich soixante femmes  
 Au poil chantent vers le ciel. Mais où  
 Il fait froid et d'où pour cent sous  
 Tu vous d'en haut, c'est Notre-Dame  
 La Tour Eiffel met tête en bas  
 Quand la nuit fait ouate autour d'elle.  
 Le flic embrasse les donzelles.  
 De siège dans les waters, pas.<sup>55</sup>

<sup>53</sup> Il n'a de deuil, il tue, il vainc,  
 Dont seul le Parti prend soin  
 Parapamm paramm papamm  
 Dont seul le parti prend soin

Cette dernière strophe, malhabilement rédigée en français, semble prouver surtout le désir de bien faire, et de justifier le titre du poème.

<sup>54</sup> En contrepoint, cette notation subtile de 1929, pour la revue hongroise *Erdélyi Helikon* : «Je crois à la très pure poésie qui, au-dessus des antagonismes de la société, crée une communauté humaine et représente une force sereine, totalement saine et céleste» ; cité par Miklós Szabolcsi, op. cit. p. 140.

<sup>55</sup> Écrit sur l'enveloppe d'une lettre adressée à sa soeur en avril 1927.

*Une conclusion provisoire*

Lorsque je commençai à étudier les textes parisiens, appelons-les ainsi, des écrivains que nous avons choisis, je formulai bientôt l'hypothèse que ces voyages successifs et répétés vers Paris procédaient d'une sorte d'instinct grégaire, voire d'un phénomène où se liaient intimement intellect et snobisme, John Lukacs rappelant du reste que Budapest, dans la vie culturelle et intellectuelle, ne souffrait « d'aucun retard sur Vienne, Berlin et peine sur Paris. »<sup>56</sup>

Cette allégation de snobisme se trouva confortée par un jugement assez virulent du « célèbre atterrissage d'Endre Ady à la gare de l'Est » par Mihály Babits : « Peut-être devons-nous en avoir honte, voyant en lui un document du snobisme de notre pauvre culture nationale, l'instinct de pie voleuse de notre insignifiance orientale ? »<sup>57</sup> Trois quarts de siècle plus tard, parmi les plus féroces de l'histoire occidentale, ce reproche ou du moins cette interrogation terriblement négative ne tiennent plus : si snobisme et grégarisme il y avait, c'étaient ceux des hommes cultivés, enjoués, d'une belle maturité des leur prime jeunesse et le plus souvent heureux de vivre, de manière un peu privilégiée il est vrai, à la frontière, sans cesse traversée, de deux mondes et de deux époques.

Paris, désormais calmée, ou assoupie, en train de devenir lentement mais sûrement une réplique de Vienne en mieux éclairée, serait bien aise aujourd'hui d'attirer de tels visiteurs de qualité : il nous reste donc à interroger les Ady et les Hevesi de cet autre début de siècle sur leurs projets de voyage à Paris, ou ...ailleurs ?

<sup>56</sup> John Lukacs, Budapest 1900 ; Paris, Quai Voltaire, 1988.

<sup>57</sup> Op. cit. p. 123.